

Notes de lectures de Georges Leroy

octobre 2009 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau :

BR impression plus rapide, **HR** illustrations meilleures

Pour mon fils, pour mon roi



Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit

Robert Laffont, 358 p., 21 €

Cette biographie d'Anne d'Autriche souligne le courage et la piété de celle dont l'ambition ultime fut d'aider son fils Louis XIV à devenir un grand roi. Les faits historiques sont présentés avec rigueur et l'atmosphère de complots de l'époque est rendue de façon vivante.

La fille du roi d'Espagne Philippe III, mariée à Louis XIII en 1615, à l'âge de 14 ans, apparaît au fil des pages comme une souveraine qui a su s'adapter à la cour de France, malgré bien des obstacles. Elle s'est appuyée sur son courage, sa piété et l'amour inconditionnel qu'elle vouait à son fils aîné, le futur Louis XIV. Un enfant qu'elle ne réussit à mettre au monde qu'après seize années de mariage et de nombreuses fausses couches, alors que

l'entente entre Anne et Louis XIII connaissait des hauts et des bas.

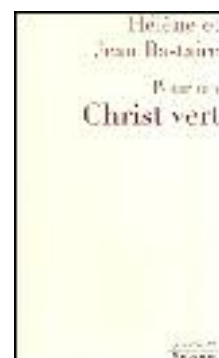
Les deux auteurs disent quel soulagement représenta cette naissance, le 5 septembre 1638, après des années semées d'embûches. La jolie reine, dès son installation au Louvre, se trouva confrontée à une belle-mère hostile, Marie de Médicis. Mais c'est Richelieu, créature de la Florentine, qui sera son ennemi le plus redoutable. Pas facile pour la reine d'affronter le Premier ministre du roi chargé de combattre l'hégémonie espagnole.

La situation d'Anne devient particulièrement délicate à partir de 1635, quand la France déclare la guerre à l'Espagne. Richelieu soupçonne alors la reine d'espionnage en raison des lettres qu'elle écrit à sa famille en Espagne. De quoi semer la discorde au sein du couple royal. Le prélat ira jusqu'à contraindre la reine à rédiger des aveux pour des missives qui ne relevaient pourtant pas de la trahison. Dans ce contexte, la naissance de Louis Dieudonné, suivie de celle de Philippe, revêt une signification déterminante. « Ses deux fils l'ont doublement couronnée », glissent les auteurs.

Après la mort de Richelieu, le 4 décembre 1642, suivie de celle de Louis XIII, le 14 mai 1643, la reine devient régente. Et sa décision de nommer Mazarin, le fils spirituel de Richelieu, à la tête de son conseil, a de quoi surprendre. Mais les auteurs

font sentir, à travers la psychologie de la reine, que son choix est celui d'une intuitive qui ne cherche pas le pouvoir. Cette femme vise avant tout l'efficacité afin de transmettre un royaume puissant à Louis XIV. Quant à savoir si la mère du Roi-Soleil fut la maîtresse de Mazarin, les auteurs ne le croient pas. Ils insistent plutôt sur la piété de cette amie de Vincent de Paul qui fonda en 1621 l'abbaye du Val-de-Grâce. Attentive à faire de son fils un bon chrétien, elle se querelle avec lui lorsqu'il trompe trop ostensiblement Marie-Thérèse, la femme qu'elle lui a demandé d'épouser afin de pouvoir signer la paix avec l'Espagne.

Pour un Christ vert



Jean Bastaire

Ed. Salvator, 124 p., 13 €

Aujourd'hui, les chrétiens doivent porter la parole du Christ à partir d'un bon diagnostic et pour une vie véritablement saine. Le mal, c'est un totalitarisme de l'argent qui en-

gendre une société de prédation et de consommation. Le remède, c'est une nouvelle cité sobre qui permet à la paix et à la louange de s'épanouir. Sur le volet environnemental, cet ouvrage ne propose pas une écologie bucolique mais une spiritualité de la Création, respectueuse de la dimension cosmique du salut. Sans faire référence à la DSE, l'auteur s'intéresse surtout ici au volet social ou sociétal du développement durable. Là aussi, l'Église a une parole de vérité et de liberté. On ne révolutionne pas la société sans «révolutionner» l'Église. Certes. Mais c'est surtout la «révolution» évangélique que porte l'Église qui devrait révolutionner la société.

Voici un plaidoyer pour une écologie chrétienne, fondée sur l'Écriture, l'histoire et l'enseignement. L'auteur clarifie les malentendus avec certains (pseudo) écologistes, et les préjugés sur l'appel à la «domination» de la Terre par les hommes. Ce livre porte quelques accents ou envolées péguystes. Le Christ agit déjà. À nous de poursuivre.

Le petit NEO de la conversation



★★★★☆

Nicolas d'Estienne d'Orves

JCI Lattès, 190 p., 11 €

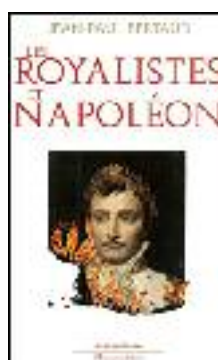
Les bonnes manières, la politesse sont de retour ou en tout cas font cette.

Que vous soyez dans un dîner d'amis, confronté à des collègues

de bureau, de parfaits inconnus en voyage, face à un voisin craquant ou un contrôleur bougon, la situation est toujours la même: il faut faire appel aux mots, savoir manier plusieurs gammes de langage, et laisser parler votre bon sens. Pas si simple! Comment parler de quoi avec qui? Faut-il accepter de parler d'argent? De donner son avis? Comment ne pas vexer? Peut-on parler des maladies? Quels sont les mots rédhitoires pour draguer? Et parler d'un film auquel on n'a rien compris? Les mots, quand ils sont bien choisis, sont la clef de l'harmonie et de la rencontre. Avec ce petit guide basique à la portée de tous, l'art de jongler avec eux et les petits «trucs» qui sauvent deviendront vite une seconde nature...

Chaque chapitre envisage une situation dans toutes ses possibilités, suggère des formules de base, indique celles qu'il vaut mieux abandonner, et enfin rappelle 3 règles d'or. Un ouvrage de première main et qui dégrossi l'essentiel sans être au «top» de l'élégance. Un livre ludique et utile.

Les Royalistes et Napoléon



★★★★☆

Jean-Paul Bertaud

Flammarion, 460 p., 25 €

L'historien Jean-Paul Bertaud retrace la guerre que les royalistes ont menée contre les partisans de Napoléon, multipliant les complots et préparant un soulèvement paysan.

Nous sommes le 26 décembre 1799 dans un salon parisien où se croisent les intrigants de tous bords. Un homme jeune y entre, grand, mince, habillé comme un monsieur. Il s'appelle Jean-Guillaume Hyde de Neuville et, grâce à l'entremise de Talleyrand, s'apprête à rencontrer Bonaparte. Le premier consul, qui vient d'accéder au pouvoir après le coup d'État du 18 Brumaire, veut pacifier la Vendée et tend la main aux chouans. Le jeune aristocrate, qui, depuis la Terreur, est de tous les combats de la contre-Révolution, saisit l'occasion de parlementer. L'attente dure et l'émissaire royaliste songe à la finalité de sa mission qui va se révéler chimérique: installer Louis XVIII sur le trône avec l'aide d'un général que les jacobins considéraient désormais comme un traître à la République.

Cette scène digne des Chouans de Balzac donne la mesure de la tragédie qui déchire la France. Hyde de Neuville et Bonaparte se combattent, mais, d'une certaine manière, ils se ressemblent: ce sont des guerriers habités par le sens de l'honneur et l'ambition politique. D'ailleurs, ils se sont déjà affrontés. Le 5 octobre 1795, Hyde de Neuville faisait partie de la manifestation royaliste du 13 vendémiaire que le général corse a fait mitrailler pour sauver le Directoire. Depuis, Bonaparte a conquis ses galons (en Italie et en Égypte) avant de prendre le pouvoir. Il veut intégrer les aristocrates à son grand projet de refondation des élites et rêve de réussir une synthèse entre le meilleur de l'Ancien Régime, l'esprit chevaleresque, et l'acquis fondamental de la Révolution, dont il a lui-même bénéficié: la promotion par le mérite. Homme d'ordre, plutôt que jacobin, il tente de mettre un terme à la guerre civile qui déchire le pays. Malgré le ralliement de nombreux émigrés et le concordat avec le Pape qui restaure les droits de l'au-

tel en 1801, il n'y parviendra jamais vraiment.

Cet essai retrace l'histoire de cet échec ainsi que la destinée de quelques hautes figures du royalisme français. Nul n'ignore l'existence de Cadoudal, que Bonaparte admirait pour sa bravoure, ou du duc d'Enghien dont l'exécution honteuse tache le règne napoléonien. Mais qui connaît la vie haute en couleur de Jean-Guillaume Hyde de Neuville ou d'Armand Victor Le Chevalier, conspirateur qui sera fusillé après avoir multiplié les complots? Au passage, l'auteur montre que la contre-Révolution ne peut être réduite à des groupuscules d'émigrés aigris stipendiés par les monarchies étrangères. Son enracinement populaire est patent dans le Midi et l'Ouest de la France, mais aussi en Normandie (Frotté).

L'historien a raison d'affirmer que si les royalistes sont les témoins d'un monde révolu, ils sont aussi les visionnaires du monde à venir: où le pouvoir de l'État, le plus froid des monstres froids, va s'accroître aux dépens des libertés, et où l'idéologie ne fera plus très grand cas de la vie humaine. Les royalistes sont, pour beaucoup d'entre eux, des romantiques qui refusent la marche du temps. «Le retour à un âge médiéval, où le rêve l'emporte sur la réalité, est au cœur du modèle contre-révolutionnaire qui habite les royalistes depuis un quart de siècle. Pour eux la féodalité est l'âge d'or. Les hommes y vivaient selon le pacte passé entre le Ciel et la Terre et la chevalerie imposait à tous ses valeurs: courage et maîtrise de soi, respect de la parole donnée, désintéressement et protection des faibles», écrit Bertaud. Ce n'est pas pour rien que Chateaubriand, Vigny, Balzac et Barbey d'Aureville, La Varenne furent royalistes. La littérature, en somme, leur doit beaucoup.

Les raisons de la liturgie



★★★★☆

Grégory Solari

L'Œuvre, 220 p., 18 €

La question liturgique tourmente la conscience catholique depuis le concile Vatican II. Pour certains, l'abandon du latin et la modernisation a vidé les églises de leurs fidèles; pour d'autres, elle a, au contraire, permis au catholicisme d'entrer de plain-pied dans la modernité. L'auteur se penche sur la difficile question liturgique de façon décomplexée, en invoquant la raison. Le *motu proprio* ou les débats autour du retour ou non des traditionalistes ne sont pas ici le sujet. Ce travail rigoureux de Grégory Solari ne s'attache pas aux querelles du jour, même s'il ne les ignore pas. Sa réflexion va plutôt vers le fondement liturgique. En s'interrogeant sur le sens de la messe, sur sa signification, sur ses raisons, il touche à l'essentiel: à la prière en commun et à la communion. Dans cet ouvrage bref et d'une grande lucidité, l'auteur aborde en homme d'aujourd'hui l'éternelle question du sens liturgique. Les catholiques, pratiquants ou non, ne peuvent faire abstraction du rapport au réel contenu dans chaque messe. L'auteur les aide ici à comprendre ce qu'ils ressentent et à ressentir ce qu'ils comprennent. Le rituel liturgique chrétien n'est pas le décorum auquel on tente souvent de le réduire. La messe n'est pas «l'opéra des curés», comme disait quel-

qu'un. Elle est au cœur de la foi. La pratique religieuse bien loin d'être une discipline vide de sens, est au contraire une respiration vitale. La rationalité de son propos souligne l'intelligence sublime de la réunion des chrétiens autour de la table du repas du Seigneur.

Piloter un développement responsable



★★★★☆

Olivier Dubigeon

Pearson, 480 p., 35 €

Le développement durable est à la mode. Tout le monde a ce mot à la bouche. Le sujet n'a jamais été autant d'actualité! En filigrane de la crise mondiale, deux ruptures majeures se profilent: l'une écologique, l'autre sociétale. Le développement responsable constitue aujourd'hui une opportunité d'innovation et de valorisation pour les entreprises. Encouragées par la convergence des référentiels internationaux et par le Grenelle de l'Environnement, nombreuses sont celles qui ont décidé d'actualiser leurs pratiques et leurs processus. Gouvernance, dialogue avec les parties prenantes (actionnaires, clients, salariés, ONG, consommateurs, collectivités), intégration dans les pratiques professionnelles et les processus de pilotage, évaluation et reporting de la performance globale, reconnaissance par les clients et les consommateurs... Il est nécessaire, pour les entreprises de s'engager dans une logique de preuves auprès des par-

ties prenantes, au-delà de la labellisation (affichage).

Cet ouvrage révèle les opportunités offertes par la crise. Il est complété par des annexes et données clés : ONG, normes et standards, protocole de Kyoto, principe de pollueur-payeur, dérégulation du climat, déforestation, pressions exercées sur les entreprises. Dans ce livre, l'auteur propose aux dirigeants d'entreprise une méthodologie pour professionnaliser une démarche stratégique et opérationnelle de développement responsable au travers de quatre processus de responsabilité sociétale et environnementale (RSE).

Les révélations de la mémoire



★★★★☆

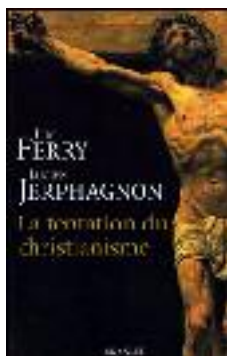
Jacqueline de Romilly

Ed. de Fallois, 130 p., 15 €

Dans ce précieux petit livre, Jacqueline de Romilly nous fait part d'une découverte qu'elle vient de faire. Cinq ou six moments de sa vie, reparus en surprise dans sa mémoire, ont provoqué chez elle un éblouissement, un émerveillement dont elle cherche à comprendre le sens. Le temps dans lequel nous vivons est-il le seul ? Y en a-t-il un autre, que nous ne voyons pas et qui serait d'une autre nature ? On peut imaginer, nous dit-elle, que ce que nous vivons s'inscrit tout ensemble dans le cadre mouvant du présent et son évolution rapide, plus ou moins voués à l'oubli, mais aussi dans un domaine autre, au-

quel nous n'avons pas normalement accès, mais où se conservent, de façon durable, ces impressions que nous pensions fugitives, parce que nous n'avions qu'une vue partielle des choses. Bien sûr on pourrait appeler cet aspect durable et normalement inconnu de nous, tout simplement, l'Éternité. Pourtant (hélas), la grande helléniste se défend de donner une conclusion religieuse à cette expérience. Elle se contente de la rattacher à ce qui a été, selon elle, une croyance solide de tout au cours de sa vie et qui a souvent dicté sa façon de se conduire. Une idée qui tient en peu de mots et se résume dans une formule : « Il y a autre chose ».

La tentation du christianisme



★★★★☆

L. Ferry et L. Jerphagnon

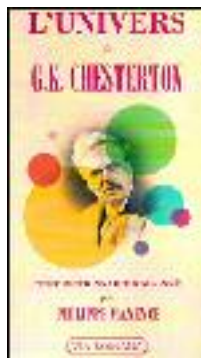
Grasset, 130 p., 19 €

« Scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs » : voilà comment saint Paul désignait le christianisme. Contre la Loi des Juifs et la Raison des philosophes, il entendait plaider en faveur du salut par une foi plus forte que la mort. Comment expliquer que ce scandale et cette folie aient pu se développer, gagner et finalement s'imposer dans l'Empire romain à partir de Constantin ? Pourquoi réfléchir aux racines du christianisme alors qu'il semble être passé de mode dans nos sociétés ? Les auteurs unissent ici leurs forces et leurs compétences pour tenter de

répondre à ces questions. Luc Ferry, « superstar agnostique » de la philosophie française, se joint à Lucien Jerphagnon, chrétien spécialiste de la pensée antique (St Augustin) et médiévale, pour expliquer comment une religion plutôt excentrique, scandaleuse selon les critères de l'Antiquité, s'est imposée comme culte-norme et a engendré une civilisation. Si Jerphagnon s'intéresse à la manière dont le christianisme a conquis Rome, Ferry, lui se tourne vers les racines grecques. Selon ce dernier, l'histoire de la philosophie dans sa quasi-totalité se résumerait à une tentative de reformulation du message chrétien, quitte à chercher le « salut » sans Dieu. Ferry soutient qu'à notre époque, plus individualiste et matérialiste que jamais, il est même souhaitable de prolonger cette récupération. Selon lui nous devrions alors imaginer une « spiritualité laïque », une sagesse moderne qui nous permettrait d'entretenir un « amour du présent tel qu'il nous a été destiné ».

Deux styles, deux perspectives pour un dessein commun : interpréter les conditions de l'avènement du message christique à travers le déclin du paganisme romain et de la philosophie grecque. L'occasion également de distinguer le kérygme du judaïsme. Si le séminaire se tient face à un parterre de professeurs et d'étudiants, flagrante est cependant l'envie d'initier le profane, de mettre à sa portée une histoire et des concepts d'érudits. Avec les deux auteurs, des disciplines considérées trop souvent comme abscones et inhospitalières, suppléées par les ressorts attractifs de l'intrigue, deviennent captivantes et presque ludiques. Une espèce d'enquête policière avec comme indices un corpus bien fourni et comme témoins Platon, Aristote ou saint Augustin. Un livre qui interroge pertinemment les origines de la foi. À quand un même livre consacré à l'Islam.

L'univers de Chesterton



★★★★☆

Philippe Maxence

Via Romana, 310 p., 24 €

Il y a des lectures qui s'imposent d'urgence. Celle de G.K. Chesterton s'impose d'autant plus à nous, que si le nom de cet écrivain anglais est passablement connu, son œuvre est outrageusement oubliée. Il est loin le temps où des Paul Claudel, des Valéry Larbaud, des André Maurois avaient pour Chesterton les yeux écarquillés et pétillants de joie du ravi de la Crèche! Il faut bien l'admettre, la suffisance française contemporaine couvre trop maladroitement une insuffisante curiosité. Pour l'exciter et la satisfaire, Philippe Maxence nous a confectionné un « dictionnaire raisonné ». L'auteur, passionné par le monde anglo-saxon et sa littérature, fait partager à ces compatriotes, non encore tombés au dernier degré de l'ilotisme, sa raisonnable passion pour l'auteur d'Hérétiques et d'Orthodoxie. Il nous livre là un trousseau de clés dont chacune ouvre une serrure de l'univers de Chesterton.

Cet ouvrage est un volume de citations dont le choix ne doit rien au hasard et tout à la profonde connaissance que l'auteur a acquise de la pensée de celui qu'il décrit comme « apôtre du bon sens, jongleur du paradoxe, serviteur du Christ, fou de la Vierge Marie, défenseur des petites nations, amoureux de la vie et ami de l'enfance ». C'est en fait un

manuel de savoir-comprendre, voire de savoir-survivre ou même de savoir-combattre qui est ici proposé.

Auteur de plus de cent livres, maître du suspense, de l'humour et de la polémique, le romancier et poète Gilbert Keith Chesterton (1874-1936) a bâti une œuvre qui a vite traversé les frontières de son Angleterre natale. En dépit de sa série des « Father Brown », son héros de prêtre détective, aujourd'hui traduite dans le monde entier, il manquait cependant un aperçu audacieux de ses thèmes et de ses bons mots. Voici le livre abécédaire de cet univers étoilé de bonheur, de bon sens, de paradoxe et d'excentricité: une occasion unique de découvrir l'homme de cœur et de conviction. « Chesterton est l'un des premiers écrivains de notre temps et ceci non seulement pour son heureux génie de l'invention, pour son imagination visuelle et pour la félicité enfantine ou divine que laisse entrevoir chaque page de son œuvre, mais aussi pour ses vertus rhétoriques, pour sa pure virtuosité technique » disait Jorge Luis Borge. Ce livre est fait pour tous ceux qui n'ont pas le temps de suivre dans les méandres de sa pensée capricieuse et exigeante (pléonasme dirait-il sans doute) le fantasque créateur de ce héros de polar qui est un petit prêtre à la vue basse Father Brown. Il faut du temps pour traverser les apparences sans jamais s'emporter jusqu'à les nier. Il faut une véritable ascèse pour leur faire dire non pas ce que l'on veut qu'elles disent, mais simplement ce qu'elles disent. Chesterton est là dessus de la famille de saint François d'Assise, plus encore, quoi qu'il en dise lui-même que de la famille des thomistes. Son thomisme (très gilsonian, très franciscain et assez peu dominicain) n'est pas une science mais une attitude. Vous voulez des preuves dans l'Œuvre de GK? Consultez ce livre.

Vers une société libérée



★★★★☆

André Gorz

INA-Textuel, 74 p., 24,90 €

L'écologie politique, en France, doit beaucoup aux mouvements associatifs, mais aussi aux penseurs qui, dès le début des années 1970 (marxisme et gauchisme étaient à la mode), ont affronté les problèmes soulevés par la crise économique et environnementale. Parmi eux, le philosophe André Gorz (1923-2007) tient une place à part. Il a contribué à définir une doctrine écologique pour la gauche. Sa réflexion, en évolution constante, couvre plus d'un demi-siècle. En 2006, il dressait d'ailleurs un diagnostic des impasses du capitalisme financier, anticipant la crise actuelle.

Un « livre-audio » comprenant un texte de Michel Contat, qui présente l'enregistrement d'un entretien de 1991 et retrace le cheminement intellectuel de Gorz, en rappelant notamment son activité de journaliste au Nouvel Observateur – dont il fut cofondateur – et ses évolutions politiques après Mai 68. Longtemps, Gorz est resté dans l'ombre du philosophe qui a d'abord marqué sa réflexion: Jean-Paul Sartre. Il se voulera toujours fidèle à sa philosophie de la liberté et à sa conception de l'intellectuel « contestataire ». Mais cette fidélité ne sera pas politique, surtout quand Sartre sympathisera avec les maoïstes: « Leur doctrine typiquement populiste, sectaire et dogmatique, écrira Gorz en 1984,

était à mes yeux une résurgence du stalinisme. »

Dans les années 1970, influencé par son ami Illich et par la critique de la « croissance » diffusée par le Club de Rome, il devient un théoricien influent de l'écologie politique. Dans l'entretien radiophonique de 1991, l'auteur résume sa vision de l'écologie, qui ne saurait se borner, selon lui, à corriger les dégâts de l'économie marchande. L'objectif est de « changer de paradigme » en rompant avec la course illimitée au profit: une politique écologique est « nécessairement une politique anti-capitaliste sans être marxiste », car elle vise à « limiter le champ de la consommation et des échanges marchands ». L'écologie politique rejette non moins la droite « réactionnaire » qui rêve d'un retour à « l'avant-capitalisme », à une société d'ordre où « chacun est à sa place » et où « il n'y a pas d'étrangers ». Se réclamant en cela de Marx, la pensée de Gorz n'entretient aucune nostalgie de la tradition, malgré une analyse trop lapidaire. Le dépassement du capitalisme, selon lui, est rendu possible par l'accroissement de la productivité, qui permet une réduction massive du temps de travail pour tous, et une déconnexion croissante entre travail et revenu. Mais la réduction du temps de travail a-t-elle permis que le travailleur se consacre à des activités plus hautes? Il est certain que le stress a augmenté car il doit faire le même travail en moins de temps certes aidé par les nouvelles technologies. Ces idées ont fait débat. La perspective d'une fin du salariat est problématique. À la thèse de la « fin du travail », on peut répondre que le marché et le travail restent « deux piliers de la modernité », et que le seul projet réaliste consiste en un « réformisme » impliquant une forte domestication du capitalisme, non son abolition.

Plus globalement la pensée de Gorz est marquée par le besoin, la

nécessité de liberté, de libération. Il faut libérer l'homme du travail, de la consommation – le libérer de Dieu a déjà été fait – pour qu'il se rapproche de la nature. Mais ne devrait-il pas s'en libérer un jour? Qu'advient-il alors?

Le Faussaire et son double



★★★★☆

Lucien d'Azay

Les Belles-lettres, 300 p., 21 €

Le 24 août 1770, Thomas Chatterton mettait fin à ses jours à Londres en avalant une forte dose d'arsenic. Dans cet ouvrage, l'auteur (prof de français au lycée Marco Polo (Venise) ressuscite ce génie mort à 17 ans avec une manière calme et tranquille de faire partager ses marottes. Fort d'un commerce approfondi des lettres anglaises, il autorise même l'imagination à jouer sa partie. C'est que Chatterton est un véritable personnage de roman. Ses frères sont des créatures d'encre et de papier: le jeune Werther, Lucien de Rubempré. Il fut l'une des figures tutélaires du siècle romantique, et l'on s'étonne de voir sa gloire évanouie. Longtemps après que Goethe et Balzac ont disparu, les jeunes gens ne soupirent plus en ressassant la fin de ce beau ténébreux qui savait que le monde est malheureux.

Hélas! chaque société a les désespérés qu'elle mérite. La nôtre a des schizos apathiques, privés de relations concrètes, englués dans leur misère psychologique. C'est

parce qu'il était trop jeune pour être pris au sérieux qu'il a attribué ses vers à Thomas Rowley, un moine du XVe siècle né de son imagination. Le Moyen Âge était à la mode et Chatterton un précurseur du mouvement gothique. Prisonnier de son double, il n'a pas trouvé d'autre issue de secours que la mort. Lucien d'Azay restitue le destin plein de grandeur et de contrariétés du plus fameux des poètes maudits dans un livre aux belles façons de dérive nocturne dans l'édifice immense du souvenir.

Avec cet ouvrage l'auteur confirme son goût pour les extravagants, les lions, les fugitifs, les élégants, les indomptés. L'auteur croit davantage à la souveraineté de l'inspiration qu'aux exigences du commerce de librairie.

Le sumo qui ne pouvait pas grossir



★★★★☆

Éric-Emmanuel Schmitt

Albin Michel, 310 p., 20 €

On ne présente plus Éric-Emmanuel Schmitt, 49 ans, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, agrégé de philosophie et auteur de best-sellers. Ce boulimique de travail, qui revendique sa foi chrétienne, écrit des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles et des contes. Le présent livre est le cinquième conte du « Cycle de l'invisible » qui évoque les religions et comprend également Oscar et la dame rose.

Cet ouvrage raconte l'histoire d'un jeune japonais à la dérive. Jun, est un adolescent violent et renfermé sur lui-même qui vit dans la rue à Tokyo. Il va rencontrer tout ce qu'il déteste en la personne d'un vieil homme, un prof de sumo, qui représente la tradition. Cette personne va lui dire "je vois un gros en toi", ce qui signifie qu'il voit le sage encore caché en lui. Finalement, le jeune rebelle va suivre l'enseignement du vieux maître, apprendre à se battre, d'abord contre lui-même afin de se maîtriser, puis face aux autres en devenant un sumo redoutable. La sagesse, Jun l'atteindra grâce au bouddhisme zen, après une séance de méditation au cours de laquelle il parviendra à sortir de lui-même, à se libérer de son ego. Ce qui lui permettra de séduire la femme de sa vie et de choisir en pleine conscience l'orientation qu'il souhaite donner à sa vie. Pourquoi le détour par l'Asie quand nous disposons de solutions analogues en Occident?

Walter Benjamin, une vie dans les textes



★★★★☆

Bruno Tackels

Actes Sud, 840 p., 29 €

Depuis qu'il s'est suicidé en 1940, à l'âge de 48 ans, dans un petit village des Pyrénées, parce qu'il était convaincu que le piège de la Gestapo s'était refermé sur lui, Walter Benjamin a obtenu une reconnaissance tardive mais considérable. Difficile à éditer, réputée

absconse, l'Œuvre de ce philosophe juif berlinois demeure à bien des égards un champ de décombres, qui recouvrent pourtant d'incalculables trésors.

La présente biographie permet de mieux prendre la mesure d'une pensée aussi intempestive qu'inépuisable, qui irrigue – par des canaux parfois secrets – le plus vif de notre modernité. Son influence ne se réduit pas au champ de la philosophie (notamment du côté de Derrida), de la réflexion esthétique (son article sur « L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » constitue une pierre de touche) ou de la théorie politique (avec Kafka, il fut l'analyste le plus lucide des temps cauchemardesques qu'il vécut, et sa pensée apparaît avec une évidence croissante comme annonciatrice de ce qui nous attend). Sa prose a la vertu de rendre à la bêtise la tâche un peu plus ardue. Aussi s'avère-t-il le meilleur des compagnons d'infortune pour tout être pensant.

Dans son imposante étude biographique, l'auteur s'efforce de prendre à revers les règles du genre: il n'interprète pas les écrits de Benjamin à travers les événements vécus, mais fait apparaître que cette Œuvre même est pour son auteur une manière d'interroger sa propre existence. De sorte que l'ensemble éclaté de ses textes « esquisse un gigantesque autoportrait continué ». Cette œuvre-vie peut être parcourue comme le fait l'auteur, en flâneur érudit et curieux, est une manière de se montrer fidèle à ce qui était l'axiome fondamental de la pensée de Benjamin: « Une parole vive ne trouve sa vérité que bien après sa mort. » Loin d'étouffer sous le poids du matériau réuni par le biographe, on a le sentiment que ce volume s'ouvre autant qu'il le peut pour laisser la place à cette vérité.

Difficile de résumer en quelques lignes une telle existence. Celle d'un habitant de l'exil, condamné au nomadisme par sa précarité puis par la situation politique de l'Allemagne. Il voyagea à l'Est pour une passion moscovite à la fois politique et féminine; au sud (Ibiza et Capri) où il travailla beaucoup et consomma de l'opium; au nord, sur les côtes norvégiennes, où il trouva le soleil rare et trop violent; et surtout à l'ouest, car c'est vers Paris que le poussait son tropisme le plus fort, celui qui fut fatal.

Face à l'énormité de la tâche, on procédera plutôt comme Benjamin aimait le faire, en collectionneur, glanant ici et là quelques fragments dont la confrontation, peut-être, dégage quelque cohérence imprévue: sa passion du jeu (il perdit au casino l'intégralité d'une bourse de recherche), son rapport si particulier à la théologie et aux contes pour enfants, ce livre qu'il se sent obligé de racheter à un ami après le lui avoir prêté, son autobiographie dessinée comme une carte d'état-major... La « lente dérive vers l'inexorable » d'un homme qui descend aux enfers et qui le sait, qui l'accepte, qui d'une certaine manière le choisit. Peut-être est-ce cela qui lui donne une certaine aura d'héroïsme tragique.

